

naît en Jacob le désir de retrouver ce Temps absolu, de porter tous ses efforts vers la reconquête de ce Bet-El entrevu et puis évanoui, d'intégrer son existence dans l'équilibre constant de la Loi (*Ve-hayya Hashem Ly l'Elohim*).

La suite de l'histoire de Jacob c'est l'histoire de la reconquête de Bet-El. Le Bet-Jacob, la maison de Jacob : c'est le temps continu de Jacob ; il fonde pierre par pierre, à la sueur de son front, n'épargnant ni peine ni fatigue. Mais cette fondation est épanouissement, cette peine est effort. Ses femmes, ses enfants, sa maison : il veut en faire, non le Bet-Jacob, mais le Bet-El, il veut les inscrire dans le Temps. La tâche, la poursuite de l'achèvement, Jacob les accomplit malgré tous les obstacles, toutes les difficultés, tous les déboires, jusqu'à Mahanayim. Ici, ayant à peine échappé à Laban et voyant avancer Esau, Jacob a un instant de défaillance. Il fait passer le Yabboq à ses femmes, ses enfants, sa maisonnée. Il va les suivre. Dans quelle intention ? Rashbam explique : il voulait prendre un chemin détourné, éviter la rencontre avec Esau. En d'autres termes, en cette nuit, Jacob refusait l'effort, refusait la tension vers le Temps absolu, et cherchait refuge dans son temps, voulait rester dans son destin, désirait vie propre, reculait devant la mission divine, pour ne penser qu'à soi. Mais, en cette même nuit, devant qu'il allait faire le dernier pas, franchir ce Yabboq et rester sourd à l'appel — malgré lui, l'Ange surgit et l'obligea à la lutte. Lutte tragique de l'existence, qui voudrait se refuser à rentrer dans l'absolu, qui est obligée à y rentrer, qui ne peut jamais plus se trouver satisfaite si la lutte s'arrête avant le triomphe de l'absolu, la *bénédictio*. De cette lutte Jacob sortait brisé, vaincu dans son désir d'une vie à soi, mais vainqueur dans sa mission divine ; boitant à la rencontre d'Esau, mais *Israël*, chaînon de l'absolu.

Voilà l'histoire d'Israël. Elle est celle de notre peuple. Elle est celle d'un chacun d'entre nous. Il suffit d'obéir à l'humble défense de *Guïd hanashé* (*Genèse*, 32, 33), pour nous mettre en relation avec cette nuit biblique de Peniel. Que si nous refusons d'établir cette relation, que si nous essayons de vivre dans notre propre temps — nous serons ramenés malgré nous ; mais alors, dans notre histoire, nous sentirons passer le souffle de l'ange, nous subissons son corps à corps.

EXISTENCE BIBLIQUE ET HISTOIRE.

Dans une étude rédigée en février 1944, quelques jours avant son arrestation et sa déportation, Benjamin Fondane, après avoir noté l'impuissance de la philosophie et de la théologie devant les questions urgentes de l'existence, écrivait ceci :

« Seul parmi les livres, le Livre craque sous la pression d'une possibilité infinie, ouverte à l'Homme, d'un Pouvoir auquel nous sommes invités à participer... Sans doute, la foi aux révélations historiques d'un Dieu vivant commande-t-elle le Livre ; mais sa philosophie, sa métaphysique peuvent être considérées en elles-mêmes et figurer dans une histoire de la Philosophie, sans entraîner par le fait l'obligation d'une adhésion... Dès qu'il y a dans le monde une pensée existentielle, et ne fût-ce qu'un germe, et se crût-elle laïque, elle ne fait que tourner comme une phalène autour de cette philosophie... Qu'elle le veuille ou non, elle est fille, ou parente, de la pensée prophétique, la pensée existentielle de Kafka. Qu'elle le veuille ou non, elle n'est pas davantage d'Athènes, mais fille de la pensée de la *Genèse*, la pensée existentielle de Nietzsche... »

Les sources existentielles de la philosophie sont apparentes, en effet, dès les premières pages de la Bible, dont on sait qu'elles relatent avec une admirable sobriété, qui tranche sur les distorsions mythologiques que ces thèmes ont subies ailleurs, la création de la nature et celle de l'homme. Car si la nature se déroule en jet limpide à partir de la Parole et de la Main de Dieu, si, une fois créée, elle est douée d'une obéissance docile, aveugle et impuisante à la volonté divine qui l'anime et la guide, l'homme, tout au contraire, se dresse rebelle à la face de Dieu, obstruant sa propre existence par l'usage de sa liberté. Dès la création d'Adam, un drame est né : il atteint son paroxysme dans la question que Dieu adresse au premier homme : « Où es-tu ? » (*Gen.*, 3, 9). La Bible suppose que l'écho de cette question retentit, en répétition inlassable, à l'oreille de chaque homme. Tout se passe comme si Dieu avait perdu, dès le premier instant, l'homme issu de sa main créatrice, comme s'il était sans répit à sa recherche, l'appelant,

l'interpellant, le harcelant, sans jamais le retrouver intégralement. La définition hébraïque de l'homme est dans cette interrogation, qui ne vise pas, on le voit, l'essence de l'homme, mais son existence, qui ne tend pas à définir la nature de l'homme, mais à informer sa vocation. Le projet biblique concerne l'homme interpellé; l'économie biblique situe le TU de l'homme en face du JE de Dieu; la pensée biblique a pour point de départ, pour relais et pour aboutissement ce saisissement existentiel de l'homme.

Deux catégories fondent cette perspective biblique et lui prêtent leurs cadres et leurs moyens d'expression : l'alliance (*berit*) et la prophétie. Entre les deux, aucune différence de contenu; elles ne se distinguent que par leur forme. Elles impliquent, en effet, toutes deux, une conception coopérative du Divin et de l'humain. L'homme surpris par Dieu dans ses retranchements, traqué sans répit par les interrogations divines, apprend et ressent qu'il est délogé de ses retraites en vue d'une réponse. Le harcèlement divin n'est pas l'indice d'une agressivité, d'une jalousie ou d'une haine, mais le signe de l'amour de Dieu qui a besoin de l'homme pour construire son œuvre. C'est le chantier de cette œuvre que constitue l'Alliance, dont les normes et les péripéties sont décrites dans les parties législatives et historiques de la Bible : Dieu et l'homme y sont associés dans l'édification d'une Cité, dont le plan est connu d'avance, c'est la *Thora*, la *Loi*, et dont la réalisation se précise au fur et à mesure de l'avancement du temps, l'histoire biblique n'étant autre chose que la narration des succès et des échecs de cet effort pour réaliser la Cité humaine de Dieu.

Inscrite dans l'Alliance, la prophétie n'en modifie pas le contenu, mais elle érige en *expérience* le dialogue qui, dans l'Alliance, n'est qu'une promesse ou qu'un devoir. Les hommes alliés à Dieu ont tous pour vocation de rencontrer Dieu et de dialoguer avec lui, mais les hommes pour qui cette vocation devient expérience, ce sont les prophètes. Leur élection ne leur confère pas une condition différente de celle des autres, mais elle fait passer cette condition du virtuel au réel, elle en fait éclater les richesses au grand jour. Les prophètes bibliques ne sont pas des êtres d'exception : ils se rencontrent n'importe où, n'importe comment, au hasard des appels divins. La prophétie n'est pas un privilège rare : elle court les rues, se gaspille en mille étincelles, comme le roc sous les coups du marteau. Mais en chaque prophète la prophétie déclenche la fulguration d'une expérience. Avec l'impérieuse autorité d'une violence, cette expérience s'impose au prophète. Les images par lesquelles les prophètes ont essayé de la décrire sont multiples

et elles attestent l'effort de cerner objectivement l'expérience et de lui donner un nom, susceptible d'en rendre compte d'une manière valable pour toutes les nuances. Tantôt elle est comparée à la prise au piège de la proie (Amos), tantôt à l'empoignement d'adversaires (la lutte de Jacob, Osée), tantôt à la séduction de l'amant par l'amant (Jérémie). Mais le terme qui revient le plus souvent et que les prophètes ont jugé adéquat à la définition la plus généralement valable de leur expérience, est celui de *connaissance*, *yedia* en hébreu. Il faudrait se garder de voir dans ce terme une facilité métaphorique analogue à d'autres anthropomorphismes, et de comprendre la *connaissance* appliquée à Dieu comme une concession faite aux catégories de l'entendement dans leur inadéquation radicale à l'expression de la transcendance divine. Le terme de *yedia* désigne, dans la Bible, la relation conjugale, l'amour des conjoints. Il se prête admirablement à la description de l'Alliance.

En comparant, en effet, le symbolisme conjugal aux autres variétés du symbolisme biblique, on relève quelques différences très significatives.

Lorsque l'Alliance est conclue entre le Maître et le Serviteur, entre le Roi et le Sujet, entre le Créateur et la Créature, le contrat est exorbitant, car l'un des contractants reste éminemment supérieur à l'autre. La position des partenaires est inégale; leur dialogue est discordant. L'un ne peut pas dire ce que dit l'autre, car, s'il y avait unisson, le principe même de la relation serait rompu. Il s'agit d'un principe d'inégalité et de différence, réduisant le Serviteur, le Sujet ou la Créature à *vivre* une condition que le Maître, le Roi ou le Créateur leur imposent en vertu de leur être. Lorsque Dieu est Maître, Roi ou Créateur, il affirme l'attribut de son Être; l'homme Serviteur, Sujet ou Créature, répond en acceptant cet attribut et en constatant, par là même, la réalité de sa condition subordonnée :

Vous êtes mes serviteurs...

(Lév., 25, 42)

Tu es notre Maître...

(Ps., 2, 10)

Je suis votre Roi...

(Éz., 20, 33)

Dieu est notre Roi...

(Is., 33, 22)

Vous êtes mes témoins...

(Is., 43, 10; 44, 8)

Tu es notre Créateur...

(Is., 45, 7)

Dans le symbole de l'amour, au contraire, et par la nature même du symbole, les partenaires sont égaux. Ils sont « amants » l'un

et l'autre et, se désignant l'un l'autre, ils s'invoquent par des termes identiques. Leur dialogue est harmonieux et parallèle :

Je vous aime...
 (Jér., 31, 2 ; Mal., 1, 2)
Je suis à mon bien-aimé...
 (Cant., 2, 16)
Dieu t'a choisie pour fiancée...
 (Deut., 26, 18)

Aimez Dieu, amants de Dieu...
 (Ps. 31, 24 ; 97, 10)
Mon bien-aimé est à moi...
 (Ibid.)
Tu as choisi Dieu pour fiancé...
 (Ibid.)

Ainsi, la métaphore de l'amour conjugal est la seule qui permette de concevoir l'alliance équitable entre Dieu et l'homme. Elle a, sur tous les autres symboles de l'alliance, l'avantage de dégager un lieu où le Divin et l'humain non seulement dépendent l'un de l'autre, mais se rencontrent. Ce lieu de rencontre est celui de la Parole. La similitude du langage atténue la transcendance de Dieu et rend possible une révélation *historique*. Dans les autres symboles, l'homme seul vit dans l'histoire, une histoire dont Dieu est, il est vrai, la référence essentielle, mais une référence seulement. Dans le symbolisme conjugal, Dieu participe, et ne serait-ce que par la Parole, à l'histoire de l'homme. Ici, la révélation n'est pas une loi, mais une participation.

Sans doute, même dans le symbolisme conjugal, le dialogue entre Dieu et l'homme est imparfait. L'une des sources de cette imperfection tient à la nature même de ce symbolisme qui ne peut pas ne pas tenir compte, dans la description de l'amour entre l'homme et la femme, de la différence des sexes. Le partenaire divin apparaît dans l'amour, en tant qu'homme; le partenaire humain, en tant que femme. Mais au lieu d'insister sur cette différence inéluctable et d'en déduire quelque notion d'inégalité plaçant le mari dans la situation privilégiée de celui qui détient le pouvoir, et l'épouse dans la situation inférieure de celle qui doit obéissance, la Bible surmonte la différence et l'efface en rattachant le principe de l'amour à la rencontre charnelle des époux. La *connaissance*, *yedia*, est donnée dans la rencontre seulement : c'est son moment le plus élevé et le plus complet. En lui, et pour employer le langage expressif de la Bible, homme et femme ne forment plus qu'une seule chair. L'unité des partenaires est alors parfaite et chacun dispose du même pouvoir d'amour. C'est en ces moments de *connaissance* que sont possibles les dialogues équilibrés dont nous donnons les exemples tout à l'heure. Les moments de connaissance constituent le rythme normal et régulier de l'amour conjugal, et les

incidents de la vie des époux sont constamment relatifs à leurs rencontres. A travers tous les événements de la vie conjugale, la femme est la partenaire parfaite de l'homme, en vertu du pouvoir d'aimer que lui confèrent les rencontres antérieures, gages elles-mêmes de rencontres futures. L'amour conjugal informe donc l'alliance et la rend *dynamicque*. Exprimée par les autres métaphores, l'alliance est statique, puisque liée à une situation de dépendance elle-même immuable. Il faut une rupture violente de cette situation, par la révolte du Serviteur, du Sujet ou de la Créature, pour que l'alliance elle-même se modifie, et pour que le rapport entre Dieu et l'homme change de signe. Mais dans la métaphore de l'amour conjugal, ce changement de signe ne s'opère pas seulement lorsque le mariage est rompu. Incessamment, à l'intérieur même d'un amour stable, la relation entre les époux se modifie. Les degrés de l'amour, l'attente et la plénitude d'une rencontre, le regret de la séparation, la nostalgie de s'être connus hier, le désir de se retrouver demain : autant de rythmes qui insèrent la participation des époux dans un perpétuel devenir.

L'analyse du symbolisme conjugal ne peut, dès lors, être tentée qu'avec des termes d'histoire susceptibles de rendre compte de la structure temporelle et dramatique du symbole. Celui-ci se décompose en autant de phases ou de périodes que peut comporter l'histoire d'une union conjugale. Inversement, décrire l'alliance entre Dieu et l'homme par le symbole de l'amour conjugal, c'est suggérer que cette alliance est « histoire ». Suggestion que les prophètes bibliques concrétisent en ayant recours au symbolisme conjugal. La participation des partenaires conjugaux dans la Parole révélée permettrait d'évoquer une destinée commune du Divin et de l'Humain ; la description de l'amour des époux prêterait à cette destinée la structure et la signification d'une philosophie existentielle de l'histoire.

Car, si la Bible est, sauf en de rares endroits, rebelle à la réflexion abstraite et si le terme de philosophie — né dans un contexte historique et culturel radicalement différent du sien — ne devrait être employé à son propos qu'avec une extrême circonspection, elle contient, néanmoins, une intelligence de l'histoire qu'aucune expression ne saurait désigner avec autant de bonheur que celle de *philosophie de l'histoire* à tel point qu'à l'heure actuelle encore, ce terme comporte toujours une référence plus ou moins implicite à la Bible. La philosophie de l'histoire constitue l'un des compartiments fondamentaux de la littérature hébraïque et l'on peut aisément y redécouvrir la double intervention de l'esprit des lévites et de celui des prophètes.

Les deux sont convaincus que l'histoire ne se déroule pas gratuitement, mais qu'elle doit rendre des comptes et qu'elle est jugée. Seulement, pour les lévites, elle est comptable devant la *Thora* ; pour les prophètes, devant Dieu. D'où une double perspective, lévitique d'abord, qui interprète les événements et les personnages qui en sont les acteurs en fonction du bien et du mal, de l'observance et du péché, de la fidélité et du parjure. Interprétation qui n'est pas dupe, d'ailleurs, des sautes d'humeur de la Providence et des variabilités de l'éthique. Littérairement, cette conception trouve son expression dans de vastes fresques où la vertu et le vice, le blanc et le noir, sont répartis à gros traits, et recourent, en exclusivité, le bonheur, d'un côté, le malheur, de l'autre ; c'est l'histoire en deux temps, dont les exemples caractéristiques sont fournis à propos de Saül ou de Salomon, et constituent la trame des Chroniques. Parfois, cependant, la présentation est plus nuancée, et ce n'est pas sans une pointe d'humour assez amer et d'ironie discrète que sont décrits les règnes longs et paisibles de souverains indignes et les tragiques aventures de rois justes et pieux.

Quant à l'histoire, telle que l'interprètent les prophètes, elle se déroule en ces trois temps, dont Hegel prétend qu'ils sont le rythme de l'histoire absolue. Puisque le Juge de l'histoire, ce n'est plus l'impératif moral, mais c'est Dieu, la scène de l'histoire est constamment agrandie par les prophètes aux dimensions de l'infini. Le pont de l'histoire est jeté, étroit mais solide, entre les deux rocs de la Genèse et de l'Apocalypse. L'événement présent est comme une corde tendue, qui ne saurait être imaginée sans les nœuds d'impact dans le passé et dans l'avenir. D'où ces évocations nostalgiques ou frémissantes, d'un passé révolu, mais décisif — l'Exode et le désert en sont les tranches favorites — et d'un avenir lointain mais irrévocable — pacification messianique ou renouvellement cosmique des cieux et de la terre — qui encadrent les prophéties bibliques par des « c'était... » et des « ce sera... » dont l'indéchirable réciprocité empêche qu'elles ne soient confondues ni avec une fable, ni avec une chimère et les renvoie au sérieux d'une aventure réelle. Aventure dont le caractère dramatique s'impose aux prophètes dans les reliefs d'une esthétique que l'on n'a pas encore su analyser jusqu'ici d'une manière exhaustive. Les prophètes jouent sur un clavier de symboles dont chacun a des correspondances en quelque registre de l'émotion artistique. Registre du drame : l'histoire, nous l'avons vu, n'est autre chose que la pathétique tragédie d'un amour conjugal et de ses vicissitudes. Dieu, l'époux, et Israël, l'épouse, se cherchent, se découvrent, s'unis-

sent, se perdent, se retrouvent, à travers les fiançailles, les épousailles, les séparations, les veuves et les nouvelles unions que constituent l'Exode, la conquête de Canaan, la royauté, la déportation et le retour de captivité. Registre des images : l'histoire est enfantement, naissance dans la douleur, avortement, antécédemment dans les abîmes, surrrection de *profundis*, attente de l'aube matinale et de la pluie bienfaisante, angoisse de minuit et des ténèbres sans fin. Registre, enfin, du langage : c'est ici que se forge ce vocabulaire dont tant d'hommes, tant d'écrivains, tant de philosophes ont appris à user, et qui recouvre, sans doute, les situations et les sentiments les plus essentiels de l'homme et du mystère de sa vie : Amour, Crainte, Tremblement, Exil, Rachat, Reste, Rédemption... En rattachant à chacun de ces termes un ensemble d'idées dont aucune suffirait à nourrir une méditation existentielle, la Bible est devenue véritablement le livre de chevet de l'humanité : celle-ci y découvre comme un raccourci de sa propre aventure, et l'inventaire de ses démarches éternellement inachevées.